Zeitschrift: Schweizerische Zeitschrift für Geschichte = Revue suisse d'histoire = Rivista storica svizzera

Herausgeber: Schweizerische Gesellschaft für Geschichte

Band: 46 (1996)

Heft: 2

Artikel: Un forum pour quelle histoire?

Autor: Morand, Marie Claude

DOI: https://doi.org/10.5169/seals-81161

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften auf E-Periodica. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen sowie auf Social Media-Kanälen oder Webseiten ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Mehr erfahren

Conditions d'utilisation

L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. La reproduction d'images dans des publications imprimées ou en ligne ainsi que sur des canaux de médias sociaux ou des sites web n'est autorisée qu'avec l'accord préalable des détenteurs des droits. En savoir plus

Terms of use

The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. Publishing images in print and online publications, as well as on social media channels or websites, is only permitted with the prior consent of the rights holders. Find out more

Download PDF: 15.07.2025

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, https://www.e-periodica.ch

Un forum pour quelle histoire?

Marie Claude Morand

Tailler une nouvelle facette dans le respectable et protéiforme monolithe d'un Musée national dont on ne saisit plus très bien aujourd'hui la fonction réelle, redynamiser un lieu patriotique, écarté du monde, sans trop subvertir son label légitimiste, marquer le paysage muséographique tout en attirant le grand public, proposer une lecture critique moderne, mais pas trop engagée, de l'histoire de la Suisse ancienne, autant d'enjeux explicites ou sous-jacents pour les (trop) nombreux concepteurs du Forum de l'histoire suisse de Schwytz. D'où une réalisation qui exhibe ses passionnantes et fructueuses contradictions, sans doute pour l'édification des collègues conservateurs, une expérience incontournable quand le sujet édifié est lui-même aux prises avec la problématique restructuration de sa propre institution.

Le choix conceptuel est clairement perceptible, vivifiant par son radicalisme; il pourrait s'illustrer par quelques oppositions: l'honnête homme plutôt que le héros, les phénomènes sociaux plutôt que les individus, le temps long de la continuité travaillée de contradictions plutôt que la succession chronologique de dialectiques particularisées, dissimulatrices des permanences. Avec ce programme qui s'articule autour de trois investigations thématiques – l'homme dans son environnement, l'homme dans ses rapports sociaux, les objets de l'histoire –, les initiateurs du Forum de l'histoire suisse ont cherché à innover. Leurs objectifs principaux: combattre une conception héroïsante de l'histoire, particulièrement bien illustrée par les manuels scolaires truffés de héros, guerriers et patriotes épris de liberté et conquérir un public large, susceptible d'être initié «aux expériences culturelles du passé» afin de «mieux comprendre les temps actuels et de porter un regard plus serein sur l'avenir»[1].

Que cet «Adieu aux hallebardes» enfonce des portes ouvertes puisque la vision de l'histoire que le Forum veut si ardemment combattre a heureusement déjà largement disparu des récents manuels et des présentations des collections de nombreux musées historiques suisses, n'est au fond qu'anecdotique. Le fait signale simplement le louable effort de rattrappage effectué par le Musée national. Mais il y a plus grave. L'enthousiasme des concepteurs a généré quelques remarquables effets de distorsion historique qui, pour n'avoir pas été prévus ni voulus, n'en sont que plus dommageables pour une réalisation qui se voulait modèle. Ces distorsions découlent pour la plupart du parti pris d'éviter au maximum le recours à une présentation chronologique de l'histoire, jugée trop lourde et traditionnelle; elles se nourrissent de l'intention, par ailleurs excellente, de montrer que la connaissance du passé n'est pas un luxe d'intellectuel puisqu'elle est indispensable à

1 *L'histoire ou le mouvement*, Guide du Forum de l'histoire suisse, Zurich 1995, pp. 114, 115, 11.

chacun pour la compréhension du présent; enfin, elles reflètent avec une amère fidélité l'indécision des concepteurs au sujet de la véritable fonction de leur musée.

L'invention d'une culture suisse unifiée
ou les effets pervers du refus de la chronologie

L'absence programmée de repères chronologiques précis, sacrifiés sans précautions, même oratoires, aux thématiques qui embrassent plusieurs siècles, nous fait voir la société de l'ancienne Confédération à travers divers flashes, construits comme autant de prismes grossissants à vocation globalisante: la vie à la campagne, la ville médiévale, les artisans en ville, le travail à domicile, etc. Faute d'ancrages dans un contexte daté et géographiquement situé, cela produit une série d'idéalités-types, des abstractions au sens premier du terme lesquelles, à cause de leur schématisme didactique, n'offrent que des prises inappropriées à la saisie de l'épaisseur toujours singulière du réel. Une réalité sans réalités donc, un comble pour un musée d'histoire. Cela revient à gommer la perception fine des changements sociaux, à rendre quasi impossible la saisie des particularités historiques des modes de vie, à renoncer à situer les faits dans leurs divers contextes culturel, politique ou technique, toutes approches essentielles à la constitution chez l'individu d'une conscience de l'histoire où la faculté de séparer, trier, différencier est primordiale. Par exemple, «la ville au Moyen Age», spectaculaire centre visuel de la première partie destinée à nous faire entrer métaphoriquement dans l'organisation sociale médiévale, est montrée dans une généralisation qui ne tient pas du tout compte ni de la construction du phénomène urbain (du XIIe à la fin du XVe siècle, il y a quand même des différences marquantes), ni, et c'est encore plus inquiétant, des spécificités régionales. C'est comme s'il n'y avait qu'une seule ville-type pour toute la Suisse, – et même pour toute l'Europe – une ville de cinéma, «la-ville-médiévale», qu'on situe plutôt au XVIe siècle, sortie toute organisée et policée on ne sait par quel miracle d'une situation économique de concentration des richesses. Et si l'on se réfère à la feuille didactique accompagnant le module, le texte parle bien des implantations romaines, celtiques ou monastiques à l'origine des villes, mais rien sur leur évolution morphologique et organisative en relation avec les contextes régionaux qui leur confère leurs particularités, encore moins sur les conflits qui ont produit telle ou telle réglementation sociale. De plus les objets disposés dans cette enceinte scénographique pour caractériser ce type d'organisation communautaire (service du feu, documents relatifs aux corporations, enseignes, etc), sont à 99% des objets des XVIe, XVIIe et XVIIIe siècles, donc situés historiquement en dehors de la période médiévale, tous provenant de Suisse alémanique, région zurichoise de préférence, ce qui contribue notablement à aplatir et à tordre la réalité historique et, beaucoup plus grave, à créer la fausse image d'une culture suisse unitaire, diffusée également et depuis toujours sur l'ensemble du territoire actuel. Car aucune précision n'est apportée nulle part sur les panneaux explicatifs ou dans les pages du guide[2] sur la progressive constitution du territoire suisse et sur la diversité culturelle des régions qui la composent, ce qui

2 Un paragraphe du chapitre final du guide cité ci-dessus fait bien quelques allusions aux dimensions plurielles de l'histoire suisse et cherche à aller au-devant des critiques prévisibles (p. 113), mais il vient bien tard comme une excuse et ne suffit pas à redonner vie au schématisme de la présentation.

aurait dû pourtant constituer l'introduction nécessaire à toute présentation qui veut éviter les lourdeurs de la chronologie. On croit rêver, surtout quand on est latin. Or, la vérité c'est que **la** ville médiévale n'existe pas, qu'il n'existe que **des** villes du Moyen Age ou de la Renaissance ou du XVIIIe siècle, toutes différentes et singulières, que la ville du XIVe zurichois ne vit pas de la même manière que celle de Lausanne, ni de Coire à la même époque. On ne peut pas présenter toutes les villes suisses? Certes, mais on aurait pu attirer l'attention du visiteur – on l'a voulu grand public, rappelons-le – sur ce parti pris, lui éviter de prendre ces généralisations abusives pour la réalité historique, dire un mot de la singularité irréductible de tout fait, et rendre la généralisation supportable ne serait-ce qu'en utilisant les fameuses locutions adverbiales qui nuancent une affirmation globalisante ou se servir des périphrases inséparables de tout vocabulaire d'historien un tant soit peu sérieux, genre: dans la plupart des cas..., on trouve aussi d'autres modes d'organisation..., dans telle région, les habitudes étaient différentes, etc.

Une vision téléologique de l'histoire suisse

Deuxième constatation troublante: le Forum de l'histoire suisse, loin d'embrasser toute la société helvétique de 1300 à 1800, est en fait consacré à la vie de certains Suisses (habitants du Centre et du Plateau) à la fin de l'Ancien Régime (XVIIe et XVIIIe siècles). Rien d'illégitime, bien que curieux pour un musée qu'on a voulu situer au cœur médiéval de la Suisse des origines. Dommage surtout qu'on ne le dise pas et que le public puisse ainsi s'illusionner d'y trouver un instrument d'analyse plus complet. Le Moyen Age, comme les rares mentions des régions latines, servent de rappel, d'arrière-fond, ou de réservoir de comparaison à la présentation détaillée de ce qui se passe autour de l'axe Zurich–Berne à la naissance de la modernité.

Par là, alors même qu'ils s'en défendent explicitement – «en cette fin du XXe siècle, personne ne s'intéresse plus à l'histoire en termes de réussite nationale»[3] –, les concepteurs ont procédé à une mise en perspective de l'histoire suisse qui amène fatalement le visiteur à partager la logique de la Suisse actuelle: insistance sur les lignes gagnantes, la cohésion nationale, les étapes intégratives, la lente constitution d'un pouvoir fédéral central. L'accrochage, comme le guide, privilégient les faits de société qui ont comme horizon la Suisse du XVIIIe siècle et par-delà la Suisse démocratique moderne. Ainsi, ils s'attardent longuement sur les changements qu'apportent les XVIIe et XVIIIe siècles par rapport au Moyen Age, lequel est traité en bloc comme s'il était homogène. Et bien sûr cette absence de différenciation à l'intérieur de la période médiévale, cette vision de la fin du Moyen Age comme amorce des XVIIe et XVIIIe siècles contribuent à accréditer l'idée, fausse mais hélas fort répandue, qu'il ne se passe pas grand'chose d'intéressant ni de révolutionnaire de la fin de l'Antiquité jusqu'à l'âge classique et les conquêtes de l'esprit illuministe. La conception selon laquelle le Moyen Age est par excellence la période des siècles obscurs a donc encore de beaux jours devant elle.

Ainsi, à force de vouloir (est-ce seulement pour séduire le grand public?) mettre en avant le rôle de l'histoire «en tant que guide du présent»[4], les concepteurs du Forum ont montré une histoire de l'Ancien Régime vue surtout à travers la lor-

3 Guide, p. 114.
4 Guide, p. 11.

gnette du Siècle des Lumières et de l'économie de marché en train de se mettre en place. Cette vision orientée qui met l'accent sur le mouvement lent de l'évolution moderne, ouverte sur aujourd'hui, trouve sa concrétisation dans une formule extraordinairement claire quant à l'intention théorique qui a prévalu dans cette réalisation: «Les siècles passés constituent les racines et le tronc d'un arbre couronné par la Constitution fédérale de 1848»[5]. J'avoue ma perplexité.

Musée ou Forum? présenter l'histoire suisse ou montrer les collections du Musée national?

A parcourir les trois étages du Forum, on sent de manière continue l'hésitation qui a dû travailler les concepteurs au sujet de la fonction de l'institution. Une interrogation du reste centrale pour tout conservateur de musée historique, appellé à dire l'histoire de sa région, de sa nation, mais à partir de collections la plupart du temps lacunaires puisqu'elles reflètent bien plus l'histoire de l'institution et sa politique d'acquisition que l'histoire de la région ou de la nation en question. Et comme la plupart des conservateurs de musées historiques, les concepteurs du Forum ont choisi de ne pas choisir et de tenter la voie étroite de dire l'histoire suisse à partir des collections rassemblées par le Musée national. Ce qui donne cette coloration zurichoise à tout l'ensemble, et aussi cette sensation de flottement historique puisque lorsqu'on n'a pas trouvé l'objet de l'époque considérée dans ses collections (et encore une fois c'est particulièrement flagrant pour le Moyen Age où les objets de la vie quotidienne sont rarement conservés), on le remplace par un autre, de la même veine mais plus tardif, sans mesurer l'impact de cette liberté sur la constitution des connaissances. En effet, comme un musée c'est d'abord une présentation d'objets, l'image de l'histoire suisse que le visiteur risque fort de retenir de sa déambulation dans les salles du Forum est extrêmement partielle, voire partiale.

Or «on» aurait pu faire autrement. Ce Forum de l'histoire suisse a voulu se doter d'un profil clair: celui d'un laboratoire ouvert. Et le magnifique troisième étage est là pour montrer avec fierté ce qu'il aurait pu et dû être. De mon point de vue, «on» aurait même eu avantage à consacrer tout l'espace disponible à cette formule originale de questionnement culturel. Le visiteur aurait pu ainsi voir traitées des questions essentielles pour son passé comme pour son présent et qui ne sont actuellement à nulle part abordées de manière approfondie, tels le problème de l'identité nationale dans une nation multiculturelle ou les rapports de la Suisse avec l'Europe et le monde. Cette hésitation n'aurait donc pas dû dépasser le stade légitime de la réflexion préliminaire. De plus, puisqu'il s'agit d'un projet issu du 700e anniversaire de la Confédération, le Musée national aurait pu, et aurait dû, se permettre de solliciter les fonds d'autres musées suisses pour présenter de manière plus objective et plus équilibrée notre histoire à tous. Gageons que les responsables ainsi interpellés auraient été ravis de l'offre de collaboration. Le Musée national aurait alors assumé véritablement la seule fonction essentielle que personnellement je lui souhaite de prendre mieux en compte: celui de modèle de réflexion sur l'histoire suisse.

5 Guide, p. 96.

Y a-t-il un pilote au Musée national?

L'apparaître enfin. Laissons les détails techniques rémissibles tel l'éclairage insuffisant sur des textes qui alignent leur contenu jusque par terre, pour examiner le corps du sujet. Flagrant et désolant le manque de complicité entre une architecture contraignante, dessinée sans idées neuves, et une muséographie fourmillante de trouvailles intelligentes qui à bien des égards méritent l'éloge, tout comme les choix faits quant à l'accompagnement didactique de la présentation (bornes sonores, possibilité d'impression du catalogue des objets, documentation imaginée à plusieurs niveaux de lecture, etc.). Deux équipes successives pour deux concepts différents ont semble-t-il contribué à créer ce hiatus particulièrement douloureux dans un bâtiment historique dont on s'était pourtant autorisé la rare liberté confédérale de vider complètement l'intérieur. Mais le problème n'est pas seulement esthétique et l'on passera sur la constatation que les étages ne correspondent en rien aux ouvertures originales et que ces plateformes faussement suspendues dans l'espace du grenier-arsenal primitif ménagent, en refusant de s'approcher un tant soit peu du mur de façade, un incompréhensible vide inutilisable, laissant la part congrue au musée proprement dit. L'essentiel est ailleurs. Cette architecture faite sans concertation avec les conservateurs, a produit un Forum, qui pourtant se profile conceptuellement comme lieu de recherches, de discussions et d'expérimentations, sans salles de conférences, sans bureaux de travail pour les conservateurs chargés d'animer l'institution et sans souci des normes de conservation des objets exposés. Formule habituelle, me dira-t-on, régissant la plupart de nos vieux musées. Certes, mais celui-ci a été pensé alors que, depuis des années, l'architecture de musée est devenue une spécialité, un sujet de débats internationaux où l'on va répétant que sans un dialogue permanent entre architecte, conservateur et muséographe, l'échec est programmé. Avec ce Forum sans forum, le Musée national a manqué une magnifique occasion d'assumer ce rôle prospectif de musée pilote qu'il ne joue plus depuis longtemps et qui serait pourtant la plus belle justification de sa difficile existence.